

Françoise DAVIET-TAYLOR, Didier BOTTINEAU

## **L'impersonnel. La personne, le verbe, la voix.**

### **Présentation générale**

« Il se fait tard ». Ce type d'énonciation pose toujours question, aujourd'hui encore. Est-ce une phrase impersonnelle « sans sujet » ? Les logiciens du XIX<sup>e</sup> siècle, tel Christoph Sigwart, ont tout fait pour rapporter le jeu prédicatif de ces « phrases sans sujet » – *es regnet* « il pleut » – à celui de la structure courante d'une prédication de « type complexe » Sujet-Verbe. L'unité était maintenue, la prédication de type complexe couvrait l'expression du type de jugement « simple » ou thétique de ces phrases « sans sujet ».

Sommes-nous confrontés aux mêmes questions au sujet de la structure impersonnelle ? Là où il était question d'« absence de sujet », nous parlons aujourd'hui de « neutralité de la saillance Thème-Rhème ». Les questions se sont déplacées vers des questions de « configuration des schèmes interactionnels », de « postures allocutives ». Mais le sentiment d'« absence » est toujours là : l'« absence de signe d'interlocution ». Michel Maillard pose ici la question : Comment l'efficacité interlocutive de l'énoncé est-elle liée à l'absence de tout signe d'interlocution ? Et la question des « services » rendus par la structure impersonnelle doit être également posée : à quoi sert-elle ? À quels événements cette structure impersonnelle « faussement complexe » est-elle réservée ? Sachons entendre le dernier conseil de Jean-Marie Zemb<sup>1</sup> : il ne faut « pas oublier l'ivresse en examinant les flacons » !

Des affinités entre ces structures impersonnelles (unipersonnelles, apersonnelles) avec des structures exclamatives et interrogatives ont bien été repérées. Le locuteur se trouve en effet confronté à une amplitude maximale du monde, amplitude qui doit se glisser dans les habits d'une prédication non faite pour elle, puisque « taillée » pour des « objets » délimités et non pour des « événements » qui débordent du cadre et qui vont surprendre le locuteur pris de cours : ce dernier voit, enregistre, constate, voire réagit devant un événement situationnel : la pluie, une entrée bruyante, une épidémie, etc. Le locuteur est en quelque sorte « débordé » lui-même par la situation qui est à dire.

---

<sup>1</sup> Jean-Marie Zemb a participé à ce colloque. Il a ainsi tenu à honorer de sa présence cet événement, malgré une très grande fatigue. Il est décédé le 15 février de l'année qui suivait, en 2007. Nous tenons à honorer ici celui pour qui le savoir et sa transmission étaient des principes supérieurs. Ce fut sa dernière intervention publique.

L'événement situationnel est caractérisé par la totalité (c'est un entier imparticulier), et cette totalité se voit « dite » par une structure prédicative caractérisée par du non-encore-déterminé : la structure est dans la « phase de préparation ». Elle *se prépare* à prendre les marques que le dégagement du particulier (qui n'est pas encore fait) entraîne. C'est dans la mesure où la détermination entre plus avant dans la délimitation d'un ou de particulier(s) – dans le dégagement d'un « clos » – que le dégagement d'une syntaxe (dégagement d'un nom, d'un verbe, et de leurs catégories) peut avoir lieu.

À ce stade précoce de genèse diathésique dans lequel se trouve la structure impersonnelle, – stade presque infra-diathésique, puisque c'est une matière qui se produit et qu'aucun sujet n'est encore véritablement circonscrit –, ce sont des phénomènes du monde dont il est question, ainsi que de leur éventuel débordement ou affectation sur une « personne » qui s'y trouverait présente, explicitement ou implicitement inscrite.

L'espace situationnel, c'est ce que Hermann Ammann appelait *die räumliche Umwelt schlechthin* « l'environnement spatial pur et simple<sup>2</sup> ». C'est cet espace qui est convoqué par ces tournures pronominales allemandes :

*Es handelt sich um einen Irrtum* « il y a erreur, il s'agit d'une erreur ».

*Hier arbeitet es sich bequem* « il est agréable de travailler ici ».

*Dort sitzt es sich schlecht* « là, on est mal assis ».

Or, c'est moins une proximité avec une « perspective passive<sup>3</sup> » que ces tournures pronominales expriment que bien plutôt une « caractérisation (*Beeigenschaftung*) d'une situation ou d'un espace » : aucune actualisation particulière n'est opérée, ni du côté du verbe (du « travailler » dans la deuxième tournure ci-dessus), ni du côté de l'agent. Est uniquement caractérisé un espace, un lieu de travail. Mais dès qu'un passif est engagé, tel que *hier wird schlecht gearbeitet*, litt. « il est mal travaillé ici » ; « on y fait du mauvais travail », s'ouvre aussitôt avec cette catégorie du passif une autre dimension, celle d'une « causation externe », sans que celle-ci soit déterminée plus précisément (un ensemble de facteurs font que x).

C'est le rôle de l'entendement qu'il s'agit de cerner dans le choix énonciatif de tel ou tel type. Pour communiquer une signification qu'il aura « cernée », dont il aura assuré le « contour », le locuteur aura recours soit à un « simple » nom, sans autre détermination – *Gedonner* « Grondement(s) de tonnerre » ; soit à une proposition à structure impersonnelle *es wird gedonnert* « il y a un grondement de tonnerre, il

<sup>2</sup> Amann, H. « Zum deutschen Impersonale », 14, *Festschrift Edmund Husserl*, Halle, Max Niemeyer Verlag, 1929.

<sup>3</sup> Schanen, François / Confais, Jean-Paul, *Grammaire de l'allemand. Formes et fonctions*, 1986, p. 246, p. 183. Les auteurs précisent pour "Dort sitzt es sich schlecht" que le passif est exclu.

tonne ». Dans les deux cas, la situation investit tout le champ virtuellement désignable.

L'extension maximale de la situation spatio-temporelle se dit en termes de catégories linguistiques : la personne d'univers assure le contour, encercle la situation dans laquelle aucun particulier n'est encore présent, aucune personne (humaine). Dans le premier livre de la Bible, la *Genèse*, sont ainsi présents uniquement des phénomènes : il n'est pas encore besoin de corps, de particuliers, pour qu'il y ait des événements. Strawson nous le rappelle : "Let there be light" does not mean "Let something shine"<sup>4</sup>.

Ce n'est qu'ensuite que des particuliers se dégageront dans cette enveloppe spatio-temporelle. La structure impersonnelle qui dit ces phénomènes présente une prédicativité quasi-nulle : de la matière se processualise, et disparaît dès que le processus cesse. Strawson nomme ces structures du terme de "feature-placing statement"<sup>5</sup>.

Nous revoici confrontés au couple métaphysique de la matière et de l'accident, et aux stratégies que les langues dégagent pour en gérer le maniement. Peu de formules condensent la duplicité de « l'impersonnel » avec autant de percutant que le conseil de Jean-Marie Zemb : « il ne faut "pas oublier l'ivresse en examinant les flacons ! », pas plus qu'on ne peut accéder à l'ivresse en esquivant les flacons : André Rousseau pose comme point de départ que « si l'on cherche un dénominateur commun à toutes les constructions impersonnelles, il semble facile à identifier : il consiste à reconnaître l'absence ou la défection de tout sujet, qu'elle soit dans la nature des choses ou seulement occasionnelle. »

Du côté des « flacons », la catégorie de l'impersonnel est nécessairement abordée par l'observation des formes langagières : un sujet nominal, une flexion verbale (voire plusieurs dans certaines langues agglutinantes) posent un problème interprétatif de référence délocutive ou déictique ; approche sémasiologique qui, en principe, réserve la catégorie de l'impersonnel à des langues qui typologiquement présentent la possibilité formelle de l'y trouver parmi les observables, comme le français, le basque, mais pas le japonais, pourtant représenté dans ce recueil.

Du côté de « l'ivresse », la catégorie de l'impersonnel est pensée comme une construction représentationnelle répondant à la conceptualisation humaine d'un rapport au monde, ou du moins à l'environnement : « comment réussissons-nous – (“comment nous en tirons-nous”) – à gérer le monde, sa totalité, et à gérer dans cet “abîme sans bord” notre destin particulier, nous qui sommes des particuliers, des personnes, encloses dans une enveloppe spatio-temporelle ? » (Françoise Daviet-Taylor), démarche éminemment onomasiologique qui pose un problème cognitif général, problème qui appelle des solutions linguistiques typologiquement variables et non préalablement sélectionnées méthodologiquement par le linguiste ; sous cet

<sup>4</sup> Strawson, P.F., *Individuals : An Essay in Descriptive Metaphysics* (1959), Londres, Methuen, 1974<sup>2</sup>, p. 46 ; cf. aussi pp. 212-225.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 202. Elles ne sont pas pour Strawson des propositions du type Sujet-Prédicat.

angle la question de l'impersonnalité en tant que réponse à l'analyse d'une expérience du monde est potentiellement ouverte pour toute langue, *y compris les langues sans sujet ou morphologie personnelle* : l'enjeu est autant de délimiter la spécificité des phénomènes formellement liés à l'impersonnalité en circonscrivant par les types linguistiques où ils ne se présentent pas que déterminer si l'impersonnel, en tant que forme et sur l'étendue de sa variation, peut-être compris comme un système de résolution cohérent et particulier pour un problème d'ordre plus général qui se poserait également aux langues non munies de cette catégorie.

En l'occurrence, il est remarquable de considérer que le domaine lexico-sémantique des verbes météorologiques a très largement retenu l'attention des linguistes pour les phénomènes lexicaux et grammaticaux régulièrement posés par cette catégorie en typologie linguistique, comme si l'expérience de ce type de situation, ou plus précisément, l'émergence de formes langagières permettant la coordination des énonciations et interlocutions relativement à ces expériences linguistiquement partageables, répondait à la nécessité de traiter certains types de problèmes sémantiques ou cognitifs eux aussi partagés, tant du point de vue de la construction d'une (re)présentation du monde que de la mise en scène de la prise en charge personnelle et interpersonnelle de cette activité.

Ainsi l'impersonnel est-il à la croisée d'une multiplicité de catégories : (i) la personne – des formes personnelles manifestent sur la scène morpho-syntaxique des participants fantômatiques dont l'interprétation pose problème, à la fois quant à l'identité de l'acteur (un agent indéfini masqué ou vide, la personne d'univers de Guillaume) ; (ii) l'aspect et la temporalité – la présence d'une marque délocutive (*il pleut*) et/ou déictique (*ça pleut*) ancre l'évènement dans un mode de repérage de la situation et de l'acte énonciatif ou interlocutif de nature à en spécifier le profil temporel et aspectuel, en relation avec les marques de quantification et de qualification possibles ou proscrites dans les contextes concernés ; (iii) la modalité et la chaîne informationnelle – le recours libre et optionnel à des formes impersonnelles peut donner lieu à une réorganisation de la syntaxe linéaire de nature à permettre une mise en exergue de tel ou tel aspect de la démarche énonciative : présentation d'un jugement, inscription d'un constituant nominal en zone thématique ou rhématique, assignation d'un élément de savoir à l'ensemble interlocutivement partagé ou à la possession personnelle du locuteur. Ainsi, un énoncé tel que *il est arrivé un accident* pose-t-il un ensemble de questions, parmi lesquelles (a) ce à quoi le pronom renvoie – ou ce qu'il masque – si on lui prête un rôle anaphorique et/ou référenciel, (b) comment cette marque délocutive s'oppose à des marques déictiques (*ça*) et s'articule aux marques interlocutives (je, tu), (c) comment ce marqueur – quelle que soit sa valeur propre s'il en est – occupe une position syntaxique, en interdisant l'accès à d'autres constituants nominaux possibles, avec effet sur la chaîne informationnelle, la cohésion discursive et le rapport interlocutif, (d) comment ces effets se manifestent à travers les faits d'aspect, de temps, de modalité, de quantification... et donc, l'impersonnel, à partir de l'unité de la question de départ, s'inscrit dans un réseau de corrélations sémantiques et formelles.

## Plan de l'ouvrage

Le présent ouvrage organise l'exploration de ce réseau comme suit. La première partie, *Etudes à orientation théorique*, regroupe les études d'orientation théorique où ces corrélations sont mises en lumière. La deuxième partie, *Domaine roman et hellénique*, se concentre sur les études consacrées aux langues du domaine roman et hellénique, anciennes et contemporaines, qui ont vu naître la question de l'impersonnel en tant qu'objet et comme problématique. La troisième partie se centre sur le *Domaine celtique*, où le rapport structures de conjugaison / structure syntaxique de la proposition et chaîne informationnelle confère aux formes impersonnelles une dimension tout à fait particulière. Enfin la quatrième partie, *L'impersonnel et ses traces*, regroupe les études portant sur des langues de types linguistiques où la forme même des marqueurs de l'impersonnel se démarque de la typologie classique que ce soit par leur complexification ou leur évanescence.

### *Etudes à orientation théorique*

L'étude aperturale de Jean-Marie Zemb aborde le vrai faux problème de l'impersonnel en le posant comme « scandale logico-grammatical » de la phrase à prédicat sans sujet, et le résout en opérant le découplage du sujet et du thème : la solution proposée est que l'énoncé impersonnel, parmi d'autres marqueurs, rend possible la thématisation du rhème.

André Rousseau explore le problème de l'impersonnel en deux temps : tout d'abord, l'inventaire et la description typologique des cas de défection du sujet avec leurs contextualisations syntaxiques, sémantiques (valeurs d'emploi), référencielles (classes de situations) et diachroniques (l'élimination des structures impersonnelles par les langues) ; et à la suite, la revue des conceptions de l'impersonnel dans les théories philosophiques sur la proposition. La discussion des problèmes soulevés par ces analyses permet à l'auteur d'aboutir à une solution : les énoncés thétiques se segmentent en deux pôles, l'un énonciatif, l'autre référenciel ; la syntaxe des énoncés impersonnels met en scène un processus linéaire de décentrement relativement au locuteur.

Si les deux premières études diagnostiquent le fait sémantique prioritairement à partir de la syntaxe propositionnelle, l'étude de Paulo De Carvalho se concentre sur la valeur paradigmatiquement oppositive du système de la personne : les langues indo-européennes modernes, face à la difficulté de représenter une entité personnelle temporelle imposable face au moi comme personne primordiale de l'acte langagier, résout le problème de l'absence représentationnelle par deux stratégies, l'absence de marque ou la marque positive d'une présence opposable aux personnes interlocutives (*il : ni moi ni toi*).

Pour Françoise Daviet-Taylor, la structure impersonnelle est un cas de précocité prédicationnelle. La spécificité de la structure est l'absence de

détermination et de particularité caractérisant les éléments qui la constituent (thème, rhème). Cette position précoce d'énonciation permet l'énonciation d'entiers situationnels (spatio-temporels) pour laquelle la question de la détermination ne se pose pas encore. Sur le continuum prédicationnel, la nécessité de la détermination ne s'ouvre qu'une fois qu'il y a sortie de cet entier primordial. Peuvent naître alors le nombre (la pluralité), l'aspect et les catégories de la personne et de la voix. Françoise Daviet-Taylor positionne ainsi la structure impersonnelle du côté de la genèse de la syntaxe énonciative.

La problématique développée par Sylvianne Rémi-Giraud converge dans son cadre théorique propre avec le découplage proposé par J.-M. Zemb : dans l'énoncé canonique le SN et le SV constituent chacun un segment à caractère propositionnel, le premier valant pour une question, le second pour une réponse, et le morphème personnel verbal renvoyant anaphoriquement au nominal ; dans l'énoncé impersonnel ce schéma est renversé, ce qui occasionne une rupture du dynamisme anaphorique et discordance forme / sens, que l'auteur décline selon une typologie des niveaux d'analyse (sémantico-référentiel, grammatical, énonciatif, communicationnel). Cette étude fait écho aux courants selon lesquels les structures syntaxiques sédimentent des protocoles interactionnels à caractère dialogal, donnant à l'impersonnel une nouvelle dimension dans cette perspective.

### ***Domaine roman et hellénique***

L'étude de Chrystelle Fortineau porte sur le pronom personnel indéfini *omne* (< *hōminem*) en castillan médiéval, forme disparue homologique du pronom français *on* : un substantif qui a expérimenté une tentative de pronominalisation en diachronie, laquelle s'est soldée par un échec à la fois en raison de la coexistence d'évolutions contrastées de *hōminem* (substantif vs pronom) et de la concurrence de candidats plus fortunés (*uno* et *se*).

Muriel Lenoble met en évidence le caractère paradoxal (*a militibus uenitur*, litt. 'de soldats, on vient') de l'un des emplois du passif impersonnel avec agent en latin classique : tour qui permet soit, classiquement, la démission et l'occultation de l'agent, soit, paradoxalement, sa mise en exergue expressive par l'auteur, ce que corroborent les contextes d'emplois. L'effet de surprise occasionné par la rupture relative à la structure canonique est à l'origine de la valeur paradoxale : ce dispositif concorde avec la dynamique de la discordance exposée par Sylvianne Rémi-Giraud.

Cette étude est complétée par celle de Dominique Lenoble, qui inventorie les cas d'emploi et d'effacement de l'ablatif absolu agentif en latin : les tournures signalées comme « impersonnelles » par les grammaires latines masquent des processus d'identification de l'agent du procès, obligatoirement marqué ou inférable.

Dans une étude approfondie à caractère typologique, Michel Maillard met en évidence la tendance des verbes moyens à l'impersonnalisation. Ces constructions asubjectales (grec, latin) sont mises en rapport avec le basculement du sujet en zone objectale dans les langues romanes contemporaines (portugais, castillan, italien

parlé) avec rupture possible de l'accord du nombre flexionnel verbal (singulier) et du nombre nominal (pluriel), avec démission de l'agent et introduction d'une valeur existentielle convergeant avec les analyses d'André Rousseau.

Frédéric Lambert s'attèle à la délicate question de l'impersonnel en grec ancien, langue quasiment dépourvue des critères permettant la certification de l'existence de l'impersonnel : une forme naissante, mais non reconnue ni intégrée sans délai ni ambiguïté, identifiable à partir de caractéristiques morphosyntaxiques et sémantiques établies, et sans doute repérée par Apollonios Dyscole.

### ***Domaine celtique***

L'étude de Pierre-Yves Lambert présente une description complète et détaillée du passif impersonnel en moyen-breton, archaïsme dans une langue typologiquement croisée entre le celtique insulaire et le type roman. On distingue notamment des valeurs d'emploi en contexte modalisé (expression de jugements généraux) et des passifs impersonnels périphrastiques avec mise en relief expressive (cf. étude de Muriel Lenoble).

Pour ce qui est du breton contemporain, Steve Hewitt recadre l'impersonnel dans le polymorphisme des structures syntaxiques de l'énoncé breton : l'ordre des constituants varie au gré de la gestion de la chaîne informationnelle, la construction simple ou périphrastique du groupe verbal s'ajuste au gré des choix propositionnels, aussi distingue-t-on des conjugaisons « personnelles » (avec flexions personnelles) et « apersonnelles » (dépourvue d'une telle flexion, en fonction de la position du sujet dans la proposition) applicables au verbe, à l'auxiliaire etc. selon le temps, l'aspect, la voix, l'ordre des constituants, la personne (interlocutive ou délocutive). A cela s'ajoute des *formes* nommées « impersonnelles », à flexion exprimant un sujet personnel indéfini de type « on » (agent humain indéterminé), représentées à différents temps. Elles se distinguent de *constructions* proprement impersonnelles (existentiels, présentatifs, phénomènes météorologiques).

### ***L'impersonnel et ses traces***

Irmtraud Behr se penche sur la question des énoncés averbaux de l'allemand. Superficiellement, les énoncés verbaux et averbaux présentent des sous-catégorisations relativement parallèles selon le type de sujet (explicite ou non) et le degré d'agentivité. Mais l'auteur réfute l'idée d'un parallélisme entre les énoncés verbaux impersonnels et les énoncés averbaux minimaux au profit d'un principe de distribution sémantique complémentaire qui se projette de manière contrastée sur la typologie sémantique des verbes (perception, phénomènes physiologiques, cognition, météorologie etc.) et les spécifications contextuelles des repérages spatiaux, temporels, de la nature de l'événement, et de la modalité (le jugement de l'énonciateur). Les énoncés averbaux sont munis de propriétés et valeurs d'emploi

spécifiques qui font obstacle à leur interprétation comme équivalent non verbal de l'énoncé verbal impersonnel.

Le verbe basque, étudié par Didier Bottineau et Daniel Roulland, se caractérise par un accord personnel agglutinant et multiple. Dans l'énoncé canonique, chaque élément formateur de l'accord multiple reprend un argument sémantique explicité par un syntagme nominal à l'un des cas actanciels (absolutif, ergatif, datif), ou implicitement connu et reconnu en situation ou en contexte. Dans ce système, on trouve de multiples configurations agglutinantes où l'un des éléments formateurs de 3<sup>e</sup> personne singulière, voire plusieurs (ergatif et/ou absolutif, exceptionnellement datif), ne peu(ven)t être corrélé(s) à aucun argument nominal explicite ni même être corrélés à un référent restituable. L'étude présente une vision d'ensemble de l'impersonnel à géométrie variable en basque et modélise le fonctionnement des configurations en formulant des propositions sur le fonctionnement de l'ergativité et le statut de la troisième personne, très problématique en basque.

L'étude de Homa Lessan Pezechki présente une vue d'ensemble des verbes à construction impersonnelle du persan. Cette langue ne possédant pas de sujet équivalant à *il*, *it* anglais ou *es* allemand, l'impersonnalité ne se manifeste pas morphologiquement, mais s'interprète par défaut d'accord référenciel, lequel est clairement illustré par les structures expérientielles avec adjectif, lequel ne peut être analysé comme sujet du verbe au délocutif.

Mauro Tosco & Amina Mettouchi, se concentrant sur les langues du type chamito-sémitiques, proposent un invariant sémantico-conceptuel caractérisant la notion d'impersonnel et fondé sur l'impersonnel sémantique de la typologie de Creissels : l'indistinction de l'entité et de l'évènement, caractéristique des scènes météorologiques, motive la mise en retrait effectuée par le locuteur, et se retrouve dans les deux autres types de prédications thétiques (modale et à pronom générique). Selon cette étude une unité notionnelle sous-tend les structures impersonnelles ; la question de la troisième personne et du sujet vide étant un épiphénomène manifesté dans les langues typologiquement appropriées.

Anna Sörös-Krisztina Hevér présentent l'unité des verbes à constructions impersonnelles dans les langues finno-ougriennes : en partant d'une définition de l'impersonnel comme invariabilité du sujet et en croisant trois critères (variabilité en nombre éventuelle, sujet facultatif et variation des combinaisons argumentales, cf. l'étude de Bottineau et Roulland sur le basque), les auteurs une classification des verbes en trois types et sept sous-classes, puis analyse la distribution des rôles sémantiques à travers cette classification. La classification proposée est de nature typologique et manifeste l'unité partagée par ce groupe linguistique.

La dernière étude de l'ouvrage, de Dominique Klingler, est consacrée à la forme – *rare* du verbe japonais, habituellement décrite comme pseudo-passif ou passif impersonnel, à valeur réceptive, forme sans équivalent en français, sauf en traduction dans certaines constructions : cet auxiliaire est utilisé par un locuteur qui focalise l'attention interprétative sur le patient, ce qui peut correspondre au passif



dans le cas d'un agent mis en retrait ou occulté, mais également aux structures d'affect et aux événements spontanés. Si le passif français correspond à cet effet dans certains de ses emplois, l'effet d'impersonnel de la forme japonaise procède d'un ciblage focal et non d'un argument occulté ou ignoré.

Françoise Daviet-Taylor, CIRPALL, EA 7457  
Didier Bottineau, ICAR-CNRS